L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS.

BUREAUX, 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

SAMEDI MATIN, 25 SEPTEMBRE

FEUILLETON.

LA

VEUVE PATIN.

PAR

ADRIEN DECOURCELLE.

XII.

DURAND VU DE FACE.

— Ah! çà, est-ce que le père Durand n'aura pas bientôt fini de me faire faire antichambre? se demanda M. de Latour, quand le père Mathieu fut sorti.—Oh! oh! ce doit être lui..... reprit-il à part, en voyant paraître à la porte de droite un personnage au habit noir et en cravate blanche, qui s'avança vers lui d'un air digne et majestueux.

— Monsieur le marquis..... dit le personnage en question, en saluant de son mieux.

— C'est monsieur Prud..... c'est à monsieur Durand, veux je dire, que j'ai l'honneur de parler? demanda le marquis en saluant à demi.

— A ma service!

— C'est bien cela, pensa M. de Latour. Il a voulu doit vous étonner un peu? mon pauvre Durand.

— Mon nom indiqué! mais pas! — Je vous avoue en, seulement..... mais pas de notre la patine de vous savoir.

— Je n'avais en intention —*les mêmes*, toujours — et aussi vous dire, très pressé..... trop pressé, mais qu'il paraît, car après avoir frappé en vain, je m'en suis entré à l'improvisé, le escalier m'ayant indiqué à distance, un grand étonnement de Durand, qui ne demandait le pourquoi de votre visite inattendue.

— Je tarde pas à en avoir le mot.

Monsieur Durand, je dois vous dire tout d'abord que.....

— Je vous vous, reprit-il, que..... vous faites beaucoup, monsieur Durand.

— Oh! pardon, monsieur! s'écria le pauvre homme en se levant vivement. J'ai fume aujourd'hui par un hasard.....

— Que je dépêche, dit le marquis en achevant la phrase et en contractant les narines d'une façon significative.

Durand ne refait ou se fourrer.

— Ah! je suis sauvé, s'écria-t-il tout à coup.

Il venait d'apercevoir, sur la cheminée, un flacon d'eau de Cologne, dont il aspergea son mouchoir d'abord, puis toute sa personne.

— Vous dites donc, monsieur le marquis, reprit-il en revenant s'asseoir auprès de lui.

Le marquis fixa de nouveau, et de nouveau revint son fouteuil.

— Ah! diable, dit-il, à présent c'est le contraire.

— Qu'est-ce donc, monsieur le marquis?

— A présent, vous seutez trop bon, monsieur Durand.

Je n'étonnerai personne en affirmant que ce pauvre M. Durand était au supplice. Il était donc une fois plus petite oreillere, quand il lorgnait d'une voix lamentable.

— Croyez bien, monsieur le marquis, que je suis au désespoir.....

— Je m'y fiens, monsieur Durand, je m'y fiens, répéta le marquis en prenant une prise dans sa tabatière.

— A! mon sieur le marquis, vous priez? s'écria Durand avec un ton de gracieux reproche.

— Oui, que voulez..... pour me défendre contre vous! ajouta-t-il tout bas.

Et il aspira une nouvelle prise.

Durand, se croyant cette doute à son avoir, s'avança machinalement à moitié pour jouer dans la tabatière, mais le marquis la referma vivement, et Durand retira sa main plus vivement encore, en se recouvrant les doigts.

— Décidément, le tabac ne saurait pas, dit le marquis en se levant et en allant ouvrir une fenêtre.

— Ah! de cette façon, reprit-il, nous allons pouvoir causer.

— Hein! il vient d'ouvrir la fenêtre! pensa Durand en se souvenant que l'ouverture de cette fenêtre était le signal convenu entre euxfin et lui. Mais c'est trop tôt!

Et il s'empressa de le refermer.

— Comment!..... vous fermez!

— Je vous demande de mieux pardonner, monsieur le marquis..... mais un maudit humbuse..... ajouta-t-il en se frottant les reins.

— C'est différent, dit le marquis, et si vous avait, l'on serai quitte pour prier un peu plus.

— Ah! je suis fâché d'avoir fait..... peuse, Durand.

— Ah! çà, est-ce étions nous de notre entretien?

— Mais..... j'attendais précisément que vous — Soeter l'honneur de me dire.

— C'est juste, monsieur Durand. La conversation est perdue, je reprend, dans des détaile de salubrité publique.

Et descend, le marquis prit une nouvelle prise pour mieux accentuer sa fureur et Durand qui ne comprenait rien à cette pantomime avait pas corrigé, renouvela son épreuve, qui, cette fois, lui resta complètement, et il se barbouilla le nez de la bac d'un air triomphant.

— Ah! prenez garde, cher monsieur, car n'est pas du rapéral, c'est du tabac d'Espagne, c'est très fin, très pénétrant.

— En effet! dit Durand, prêt subitement d'une envie d'éternuer. En effet, c'est..... c'est..... et éternue, ce qui prévé..... il éternuait de nouveau — tant! Ah! enfin, en reprirent à plein poumons.

— Je vous avais prévenu, dit le marquis en se reculant hors de la portée du nez de son intellecteur.

— Oui, et je..... je..... suis infortuné Durand, avec les contrariétés les plus graves que je..... ah! dit il en éternuant encore une fois et en se disant, à part lui, mais trop tard: Ah! le malheureux d'avoir pris.

— Vous avez le chef vous remettre un peu, — mais rien avec lenteur et en se plaçant les yeux pour le jeu celeter de rire.

— Je..... je crois que c'est fait, monsieur le marquis..... oui, c'est fait; affirme le bourgeois, sans en faire complètement qui autrepréjugé le — Ah! enfin pauvre.

— Ce est heureux, dit le marquis, car j'ai vu le moment où j'aurais été forcé de vous quitter sans avoir pu vous dire ce qui.....

— Ah! je crois, du reste, que je m'en doute un peu! interrompit Durand avec une importance mystérieuse.

— Vous le comprendre, vous avez vu votre gendre.

— Est lui qui a rendu votre lettre.

— Et il vous a sans doute préparé.

A votre aimable visite, achève Durand, qui avait répondre à la pensée du marquis et qui le repoussait qu'à la fenêtre.

— Ah! vous avez, vous vaquer d'avoir la mademoiselle, continua le marquis en prenant un air sérieux et cherchant son point.

— Oui, j'étais beaucoup de ma mère, dit Durand avec modestie.

— Et le vous avez, monsieur Durand!

— Ah! monsieur le marquis..... Et en tirant d'abord..... l'existence, explique M. de Latour.

— Ah! très bien! et très noble, très joli!

— Quand la famille pourrait le marquis.

— Ah! elle est charmante aussi. Ce n'est pas parce que j'ai Dieu, non! Mais elle est vraiment.....

— Ah! ça, vous la connaissez donc? demanda le marquis d'un air parfaitement étonné.

— Parfaitement, pour lui il s'adressait de Mme Bertaut, et l'autre on avait pas dit que M. Durand connaît la jeune fille.

— Comment! s'écria le comte! Du Durand pour épouse? et le bon dieu — Ah! il sent rire, pensa-t-il tout à coup. Eh bien! — Ah! je ne tois de l'étonnement.

— Et pourquoi, reprit-il, que, je la connaîs..... un peu que j'ai même connu tu — Ah! ah!

— Alors, vous n'avez pas d'objection à faire contre une mariage.

— Que je ne faire pas de qualifier d'intrinsèque en tout point.

— Ce qui veut dire, en bonne prose et en bon style de notaire, que vous consentez au mariage.

— Avec enthousiasme, monsieur le marquis, avec enthousiasme.

— Eh bien! à la bonne heure! voilà qui me fait..... et qui m'étonne en même temps, je vous l'avoue.

— Et moi, donc, pensa Durand.

— Ah! ce chose n'avait pas l'air si aisée, tout à l'heure.

— Non, certes.

— Un vous, Durand et sur, si intéressé.....

— Et vous, monsieur le marquis, et vous savez tout ce que l'on m'a dit de votre marquis et de votre — ...

— Ah! pardon, monsieur.....

— Oui, je sais ce que vous allez me dire, pourrait Durand; le fils de la marquise, le temps, la raison, les conquêtes de Sa mère beaucoup moins les hommes et les choses, les mœurs et les lois, et trouve à ces différences, a ces immortelles conquêtes, aujourd'hui pour être honoré, il ne saurait que d'être honorables.....

— Et, continua le marquis, en revanche achever la pensée de Durand, comme l'orphelinat de Mlle Bertaut, la saurait être mise en doute par personne.....

— Mlle Bertaut! fit Durand, en interrogeant d'abord de plus en plus le marquis.

— Vous avez raison, a dit marquis avec un ton de bienveillance marquis sur le bord de l'affection.

— Hé! hé! — ...

— Et vous avez parfaitement raison, monsieur Durand, — Pardon, pardon! fit Durand, qui commençait à s'étonner sérieusement de la marquise de mon fils, — Pardon, pardon! — Dance, sans rien, de quel mariage voulez vous donc que le vous parle?

— Comment, de quel mariage! mais de celui de ma fille avec votre fils.

— De votre fille?

— Oui, ma fille, Mme Patin!

— Comment! la veuve Patin est une demoiselle Durand? s'écria le marquis avec un ton parfaitement étonné et d'étoile.

— Vous ne le savez donc pas?

— Croyez bien que, si je l'avais su je ne me serais jamais chargé de demander que je vieux — Ah, répondit le marquis en toisant de vrai Durand des pieds à la tête—mais, pourquoi, si vous avez, je pais aller jusqu'au bout, sans avoir besoin de mêler deux questions..... ils sont parfaitement distinctes.

— Ah, complètement, monsieur, complètement, affirma Durand avec un dédain bien marqué.

— Ah! voilà qu'il m'appelle monsieur tout court! ce ne pas jeune le marquis. Voyons monsieur Durand, continuons! — avez les idées que vous? Prêtes et que vous venez d'exprimer et de — ...

— Ah! pardon, monsieur, vous ne pouvez refuser de — ...

— Au mariage de mon fils, que sera mademoiselle — avec une fille, et qu'il ne pas le refuse, — ...

— Ah! pardon, monsieur, — ...

— Et le refuse pas mon sentiment.

— Et bien heureux! Mais vous ne refusez votre fils!

— Certainement! car j'entends que mon fils épouse et toutes son égale.

— Et Mlle Bertaut n'est pas égale de votre — ...

— Non, monsieur! dit Durand avec une conviction véritable.

— Mais votre fils est l'égale de mon neveu? — ...

— Oui, monsieur! attendu que le noblesse est qu'un mot, tandis que la fortune est un fait!

— Et même un fait assez brutal, à ce que je — ...

— Monsieur!.....

— Mais alors, qu'entendez vous donc par l'égalité? — ...

— Mais..... l'égalité consiste pour moi..... — ...

— Que je ne chante pas de qualifier d'intrinsèque en tout point.

— Ce qui veut dire, en bonne prose et en bon style de notaire, que vous consentez au mariage.

— Avec enthousiasme, monsieur le marquis, avec enthousiasme.

— Eh bien! à la bonne heure! voilà qui me fait..... et qui m'étonne en même temps, je vous l'avoue.

— Et moi, donc, pensa Durand.

— Ah! ce chose n'avait pas l'air si aisée, tout à l'heure.

— Non, certes.

— Un vous, Durand et sur, si intéressé.....

— Et vous, monsieur le marquis, et vous savez tout ce que l'on m'a dit de votre marquis et de votre — ...

— Ah! pardon, monsieur.....

— Oui, je sais ce que vous allez me dire, pourrait Durand; le fils de la marquise, le temps, la raison, les conquêtes de Sa mère beaucoup moins les hommes et les choses, les mœurs et les lois, et trouve à ces différences, a ces immortelles conquêtes, aujourd'hui pour être honoré, il ne saurait que d'être honorables.....

— Et, continua le marquis, en revanche achever la pensée de Durand, comme l'orphelinat de Mlle Bertaut, la saurait être mise en doute par personne.....

— Mlle Bertaut! fit Durand, en interrogeant d'abord et plus de plus en plus le marquis.

— Vous avez raison, a dit marquis avec un ton de bienveillance marquis sur le bord de l'affection.

— Hé! hé! — ...

— Et vous avez parfaitement raison, monsieur Durand, — Pardon, pardon! fit Durand, qui commençait à s'étonner sérieusement de la marquise de mon fils, — Pardon, pardon! — Dance, sans rien, de quel mariage voulez vous donc que le vous parle?

— Comment, de quel mariage! mais de celui de ma fille avec votre fils.

— De votre fille?

— Oui, ma fille, Mme Patin!

— Comment! la veuve Patin est une demoiselle Durand? s'écria le marquis avec un ton parfaitement étonné et d'étoile.

— Vous ne le savez donc pas?

— Croyez bien que, si je l'avais su je ne me serais jamais chargé de demander que je vieux — Ah, répondit le marquis en toisant de vrai Durand des pieds à la tête—mais, pourquoi, si vous avez, je pais aller jusqu'au bout, sans avoir besoin de mêler deux questions..... ils sont parfaitement distinctes.

— Ah, complètement, monsieur, complètement, affirma Durand avec un dédain bien marqué.

— Ah! voilà qu'il m'appelle monsieur tout court! ce ne pas jeune le marquis. Voyons monsieur Durand, continuons! — avez les idées que vous? Prêtes et que vous venez d'exprimer et de — ...

— Ah! pardon, monsieur, vous ne pouvez refuser de — ...

— Au mariage de mon fils, que sera mademoiselle — avec une fille, et qu'il ne pas le refuse, — ...

— Ah! pardon, monsieur, — ...

— Et le refuse pas mon sentiment.

— Et bien heureux! Mais vous ne refusez votre fils!

— Certainement! car j'entends que mon fils épouse et toutes son égale.

— Et Mlle Bertaut n'est pas égale de votre — ...

— Non, monsieur! dit Durand avec une conviction véritable.

— Mais votre fils est l'égale de mon neveu? — ...

— Oui, monsieur! attendu que la